

Cette conclusion rendit le calme à François, qui serra les mains de son ami.

—Donc, s'écria-t-il, je vais manœuvrer pour obtenir de mon père qu'il consente à me laisser partir en Afrique.

—Pourquoi en Afrique ?

—Parce qu'il y a des zouaves sur la terre française et que je veux être zouavo.

—Alors, tu ne porteras pas de képi.

—Laisse-moi le temps de gagner mes galons.

Luc Marastoul se gratta le front.

Il était résigné d'avance à faire son temps, comme tout le monde, en bon soldat ; mais devancer l'appel, ça ne lui souriait pas le moins du monde.

—A quoi penses-tu ? lui demanda François.

—A l'ennui que j'aurai quand tu auras quitté le pays.

—Tu l'aimes tant, la Provence.

—C'est bien vrai.

—Alors n'en bouge qu'à la dernière extrémité. Des amis, on en trouve toujours.

La réflexion contrista le brave Luc, qui s'essuya une grosse larme du revers de sa manche rapiécée.

—On ne change pas d'amis comme on change de chemise, dit-il d'un ton grave. On a du cœur ou on n'en a pas. Alors, toi, au régiment, tu m'oublieras et tu te feras de nouveaux amis ? A ton aise, François ; mais tu n'en auras jamais d'aussi dévoué que ton vieux copain, Luc Marastoul.

—C'est bien, vrai ! s'écria à son tour François.

Tant et si, bien que Luc déclara que si François s'engageait aux zouaves, il le suivrait.

—Et ta mère ? demanda le cordonnier.

—Ne m'en parle pas ; c'est là que le bât me blesse. Elle est si bonne ! trop bonne assurément. L'autre jour, j'ai découvert dans l'armoire à linge le magot qu'elle a amassé sou à sou pour moi et qu'elle aurait triplé d'ici trois ans. Ça se monte à cinq cents balles, mon vieux ! Ce que nous les boulotterons en cinq secs en arrivant là-bas !

—Cinq cents francs ! répéta Luc. Vaudrait mieux les placer à la Caisse d'épargne, pour t'acheter une petite maison au faubourg.

—Une petite maison ! c'est bon pour les petites gens. Moi, je deviendrai un grand homme et il me faudra un palais.

Luc se gratta de nouveau le front.

L'ami François dépassait la mesure ; mais l'ami Luc n'osait le lui dire.

—Bref, conclut l'ambitieux, je commencerai par convaincre papa. Quant à maman, ça sera plus difficile, mais il foudra bien qu'elle se contente. Les femmes, heureusement, n'ont pas encore voix au chapitre.

Luc paraissait encore soucieux.

—Qu'as-tu encore à faire observer ? lui demanda François.

—Eh bien, voilà. Toi, je sais, tu as appris l'arabe dans les livres ; mais moi, c'patois-là n'entrera jamais dans ma caboche et je ne saurai pas dire un mot aux mouquères.

—Pas bête, va ! Tu ne sais pas encore que le langage de l'amour est le même en tous pays.

La nuit tombait quand François rentra au Mas-du-Calvaire.

—Ah ! te voilà, dit Marthe. Je t'attendais pour tremper la soupe.

—Où est donc papa ?

—A la ferme du Broccas. Il y dîna certainement, selon son habitude.

François alluma une cigarette et s'installa à l'américaine, les pieds en l'air. Sa physionomie trahissait ses préoccupations.

—Qu'as-tu donc, lui demanda sa mère, pour être si morose ?

—Moi, rien.

—Tu t'ennuies sans doute à la ferme, mon garçon.

François saisit l'occasion de s'expliquer.

—Oui, mère, répondit-il, cela me coûte à l'avouer, mais, tu as deviné juste, je m'ennuie.

—N'as-tu pas des livres, tout ce que tu désires ? Ne suis-je pas bonne pour toi ? Ton père lui-même ne te fait plus guère de reproches.

—Je ne me plains pas ; tu es, maman, la meilleure des mères et mon père lui-même me traite mieux, peut-être, que je ne le mérite. Mais, j'ai dix-huit ans, je songe à l'avenir.

—A l'avenir ? ne sommes-nous pas là ?

Sans doute... mais j'ai honte d'être à votre charge, de ne rien faire de mes deux bras, car ce que j'en fais ne vaut pas la peine d'en parler. Il est grand temps de me créer une situation.

—Ah !... Et qu'as-tu décidé ?

François se leva, et, se rapprochant de sa mère, l'embrassa.

—C'est donc bien dur ce que tu as à me dire, dit-elle, trébuchant à l'idée de se séparer de ce fils unique.

—Je veux m'engager.

—T'engager !

—Oui, mère.

—Ah ! mon Dieu !

Marthe, de suite, fondit en larmes.

A cet instant, une silhouette s'encadra dans la porte, celle de Brégeat, revenu plus tôt qu'on ne l'attendait et qui avait tout entendu.

—Ne pleure donc pas, Marthe, dit-il, pour une fois que le garçon a une bonne idée. Le métier de cultivateur, ne lui convient pas, eh bien, qu'il s'engage.

—Tu ne l'aimes donc pas ! s'écria-t-elle.

—Si, je l'aime à ma manière, qui est la bonne.

—Tu as raison, père, dit le jeune homme.

Il avait pris les mains de sa mère et la consolait.

—Ne pleure pas, je me conduirai bien, maman, je reviendrai officier, tu verras ; tu seras fière de ton François.

Il disait cela d'un air décidé ; il le pensait.

—Voilà de bons sentiments, fit Brégeat.

Son mari et son fils avaient raison, Marthe le sentait, mais une mère n'admet jamais la séparation.

Une partie de nuit, elle pleura.

François, couché dans l'autre chambre, entendait, à travers la mince cloison, le père qui cherchait à l'apaiser.

—Il aurait toujours fallu qu'il parte, un peu plus tôt, un peu plus tard, disait-il.

Marthe demeura inconsolable et se lamentait toujours.

—Comme elle m'aime ! pensait François.

Et son amour pour sa mère s'accrut encore.

—Accorde-moi un répit de quelques semaines, lui dit Marthe, le lendemain.

Il consentit ; mais, le mois suivant, il annonça l'intention de partir.

La mère céda, comprenant que c'était, de la part de François, décision bien arrêtée.

Elle voulut d'abord l'accompagner à Nîmes, pour l'avoir un jour encore ; mais, au dernier moment, elle changea d'avis, se sachant faible devant la douleur.

Pendant une absence du père, elle lui remit sa bourse.

—Ce sont mes économies, lui dit-elle ; j'ai amassé cela sou à sou.

Elle voulait être calme, mais les adieux furent déchirants.

—Mon cher enfant, mon petit François, faisait-elle, il me semble que je ne te reverrai plus. Tu m'écritas, promets-le-moi ?

François en fit le serment.

Brégeat se retourna pour cacher une larme, et sa voix tremblait quand il annonça :

—As-tu tout ce qu'il te faut ?... Oui, en route.

Puis, du seuil, s'adressant à sa femme qui sanglotait :

—Sois raisonnable, voyons ma bonne Marthe... Si l'enfant se conduit, il aura des permissions... Q'est-ce que tu voulais de mieux, le garder ici, à battre les chemins ?

Sur la route, Brégeat se redressait. Aux voisins qui le demandaient "Où allez-vous donc, de si grand matin, en tenue des dimanches ?" Il répondait, fièrement :

—Je conduis le garçon au bureau de recrutement pour qu'il s'engage.

Tout en cheminant, il ne lui épargnait pas les conseils, d'une voix qui s'adoucissait, à mesure qu'on se rapprochait de Nîmes. Il se montrait, c'était dans sa nature, à la fois doux et ferme.

—Il n'y a plus à le cacher, disait-il, tu as perdu, par ta faute, une belle situation. Tu serais en passe de devenir un monsieur, si tu m'avais écouté. Mais tu es jeune, tout peut se séparer. Le métier militaire te sourit, j'en suis heureux. Le régiment, c'est l'école du devoir, de l'honneur. Tu en reviendras plus sage, plus sérieux, un homme....

—J'en reviendrai officier, interrompit François.

—Ça se peut, avec tes capacités. Le plus beau jour de ma vie sera celui où je te reverrai avec des galons. Ta mère rajeunirait, bien sûr... Mais, mon camarade, qu'elle arme vas-tu choisir ?

—Je veux aller en Afrique.

—En Afrique ? répéta Brégeat.

—Oui, l'avancement, dit-on, y est plus rapide.

Brégeat, interdit, se taisait. Ses paupières battaient.

—Bah ! fit-il enfin, tu as raison. Ça sera plus dur, dans les commencements, mais on se fait à tout.

On passa à Marastoul.

Luc, prévenu par François, était prêt.

Ils se rendirent au bureau de recrutement. On y réclamait des volontaires pour l'Afrique, pour renforcer les dépôts de zouaves et les bataillons détachés dans la régence de Tunis.

Les formalités remplies :

—Quand désirez-vous partir ? demanda l'officier.

—Aujourd'hui même, répondit François.

—Bien, on va établir vos feuilles de route. Jusqu'à Alger, où vous rejoignez, vous voyagerez comme des bourgeois.

Vers midi, après le déjeuner pris en commun, au restaurant du *Fantassin modèle*, on se dirigea vers la gare.